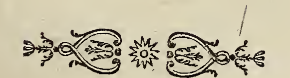
SOPHIE
ET
MONCARS,
OU
L'INTRIGUE PORTUGAISE;

COMÉDIE LYRIQUE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
MÊLÉE DE CHANTS:

Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre de la Rue Feydeau, le 9 Vendémiaire an VI de la République. (30 Septembre 1797.)

PAR J. H. GUY, Auteur d'Anacréon.
Mise en Musique par P. GAVEAUX.



A PARIS,
Chez TIGER, Place de Cambray, au Pillier Littéraire.

AN VI (1797. v. st.)

ACTEURS.

LES CITOYENS.

DOM MONCARS, *Capitaine de Vaisseau, sous les habits et le nom du Père S. Eusèbe.*
La noblesse et la sensibilité sont les traits caractéristiques de ce personn. — Vallière.

DOM MANUEL, *Intendant de Dom Moncars, chargé de la tutelle de son fils et de la jeune Sophie.*
De la facilité, de la pétulance, de la profondeur, et sur-tout beaucoup de phisionomie. — Narbonne.

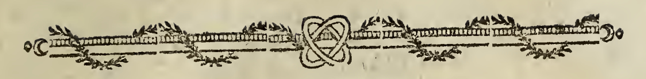
LE JEUNE MONCARS.
De la langueur, de la modestie, nulle prétention dans les manières; de la chaleur cependant, du désordre même; mais toujours celui d'une âme douce, honnête et passionnée. — Jousserand.

PEDRO, *Domestique, de Dom Moncars, et mari de Bertille, sous les habits et le nom du Père S. Flavien.*
De la gaîté, du débit, de la vivacité, absolument le genre de Figaro. — Le Sage.

GALLICIEN, *Domestique deDom Manuel.*
Ce rôle est en opposition avec le précédent. De la bonhommie, de la lourdeur, toute la simplicité d'un ignorant fanatique. — Juliete.

SOPHIE, *pupille de D. Moncars, et crue sa fille.* De la sensibilité, de la candeur, l'expression pure du sentiment; une légère nuance d'opiniâtreté.	Mlle. Le Sage.
BERTILLE, *Duegne, épouse de Pédro.* De la volubilité, de la chaleur, de l'esprit, de l'enjoûment: quelques disparates comiques dans la diction.	Mde. Auvray.
UN MESSAGER.	Garnier.
DOM ANTONIO, *Alcade.*	
ALGUASILS *de la suite d'Antonio.*	
CHŒUR *de faux Alguasils.*	

La scène est à Lisbonne, dans la maison de Dom Moncars.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle basse de la maison : dans le fond, on découvre une partie du Jardin.

SCENE PREMIERE.

DOM MANUEL, BERTILLE, GALLICIEN ivre, une lettre à la main.

TRIO.

DOM MANUEL *en colère.*

NON, je veux qu'il sorte d'ici,
C'est trop de fois que je pardonne.

GALLICIEN ET BERTILLE.

Ah! daignez { le / me } prendre à merci,

Que votre bonté { lui / me } pardonne.

DOM MANUEL.

Il connoît le souci
Que l'attente me donne :
D'hier il est parti,
Et le jour avant lui
Reparoît à Lisbonne ?
Non, etc.

BERTILLE *suppliant.*

Seigneur Dom Manuel
Votre courroux est naturel :

Mais l'Eternel
Veut qu'on accorde
A tout pécheur miséricorde.

DOM MANUEL *lui arrachant la lettre.*

De son retard au moins sachons donc le sujet!

GALLICIEN.

Voici le fait :
Un valet
Dans la rue
M'aborde, me salue ;
Et son doigt indiscret
Désigne à ma vue
Un prochain cabaret.
Nul homme ici bas n'est parfait :
Je le confesse,
Le cabaret a ma tendresse,
C'est mon défaut, c'est ma foiblesse.

DOM MANUEL.

Eh bien!

GALLICIEN.

Eh bien, Seigneur, cet honnête valet
M'estime heureux d'être
Chez un si bon maître,

DOM MANUEL.

Quoi! ce garçon me connoît donc?

GALLICIEN *continuant.*

Près de la gentille,
Joyeuse Bertille.

BERTILLE ET DOM MANUEL.

Quoi! ce garçon nous connoît donc?

GALLICIEN.

S'il vous connoît? ah! je vous en répond!
Trinquons, buvons, dit-il, à la suivante aimable,
Au Maître vénérable,
Prudent et raisonnable...

Moi, j'ai le cœur reconnoissant et bon ;
Je bois un coup, puis un second,
Puis un troisième, puis un autre...
Et je perds enfin la raison
A force de boire à la vôtre.

DOM MANUEL.

Ivrogne !

GALLICIEN ET BERTILLE.

Oui, Seigneur Manuel,
Votre courroux est naturel.....

DOM MANUEL, *à part.*

J'ai besoin de leur ministère,
Ne faisons pas trop le sévère.....
(*haut.*) Eh bien donc cette fois encor,
Je veux bien oublier son tort,
Et je lui fais miséricorde.

ENSEMBLE.

GALLICIEN.	DOM MANUEL, *à part le prem. vers.*	BERTILLE.
Le bon, l'excellent naturel ! Je prie à mon tour l'Eternel, Dom Manuel, Qu'il vous accorde Santé, gaîté, miséricorde.	Ne faisons pas trop le cruel... Oui, mon pardon est bien formel ! Comme le Ciel Aussi j'accorde A son péché miséricorde.	Votre pardon est bien formel, Mon cœur, pour ce bienfait réel, Demande au Ciel Qu'il vous accorde Santé, gaîté, miséricorde.

BERTILLE.

Et vous n'avez point d'idée de ce domestique ? vous ne savez point à qui il appartient ?

GALLICIEN.

Non, car je le vis hier pour la première fois ; il est bien vrai pourtant que ce matin, avant de rentrer en ville, nous avons renouvellé connoissance..... mais.....

BERTILLE.

En conscience, mon cher Gallicien, je m'étonne, intelligent comme vous êtes, que vous n'ayez

point cherché à démasquer cet inconnu ; vous auriez dû le sonder, l'interroger..... je suis sure que c'est un mal intentionné.

GALLICIEN *avec chaleur.*

Un mal intentionné !.... un homme qui ne m'a jamais vu, et qui me paye généreusement à boire, un mal intentionné !... en vérité, Bertille, pour une femme d'esprit comme vous.....

DOM MANUEL.

Allons, allons, laissez-moi tous deux, je veux être seul. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

DOM MANUEL seul.

VOYONS promptement la réponse du père Jérôme. *(Il lit.)*

« *Au monastère de Saint-Denis, d'Odivella,*
» *le 22 juillet, à cinq heures du matin.*

» J'ai lu, relu et profondément médité, mon
» très-cher Dom Manuel, la lettre que vous
» m'avez fait l'amitié de m'écrire. Vous m'y ap-
» prenez que vous avez acquis la triste confir-
» mation de la mort du brave Moncars, péri
» sur le Neptune, à la hauteur des Açores, dans
» le dernier combat contre les François ; et vous
» m'invitez en conséquence, à venir prompte-
» ment achever à Lisbonne, ce que nous y avons
» si heureusement commencé.

» Tenez pour assuré, mon cher Seigneur,
» que sans les douleurs d'une goutte obstinée,
» mon départ eût suivi soudain votre exhor-
» tation. A mon défaut vous recevrez dans la

» matinée les Pères Saint-Eusèbe et Saint-Fla-
» vien : vous pourrez, avec sécurité, vous ou-
» vrir au premier, et lui révéler ce que, dites-
» vous, les lois de la prudence vous ont défendu
» de confier au papier. La magnificence de la
» dot a complettement ébloui nos Révérends,
» ils attendent avec impatience le bon candidat,
» et se disposent, dès demain, à célébrer sa
» bien-venue. Adieu, croyez-moi plus que ja-
» mais votre ami, le Supérieur du monastère.

» Dom Jérôme.

» *P. S.* Votre messager est arrivé si tard, et
» dans un tel état d'ivresse, que j'ai cru devoir
» prendre sur moi de lui faire passer la nuit à
» Odivella ».

A merveille ! demain débarassé d'un rival dangereux dans la personne du jeune Moncars, mon pupille ; après demain époux de l'aimable enfant qu'il croit sa sœur, et le plus riche propriétaire des bords du Tage..... Vivat ! Dom Manuel !....

Air.

Beaucoup de gens, on le conçoit,
A mes dépens vont rire,
Vont me montrer au doigt;
Vieil insensé, vont-ils me dire,
Celle pour qui ton cœur soupire
Est-elle un objet fait pour toi ?
Messieurs, messieurs, je vous en croi ;
Mais quoi,
Je suis amant de bonne foi.
Si c'est mal fait à mon âge de l'être,
Mon âge a tort et non pas moi :
Je subis la loi de mon maître.

Et qu'importe mes soixante ans ?
Si ma verte vieillesse
Respire encor les feux brulans
De l'ardente jeunesse ?
Messieurs, messieurs, etc.

SCENE III.

DOM MANUEL, BERTILLE.

DOM MANUEL.

Ah ! ah ! c'est toi, Bertille ? tu ne pouvois paroître plus à propos ; j'ai besoin de t'entretenir sur un point qui touche essentiellement mes intérêts, et par conséquent les tiens.

BERTILLE.

Oui-dà, Seigneur Manuel ? cela tombe on ne peut pas mieux : j'attends moi-même une faveur de vous, et je suis enchantée de rencontrer d'abord l'occasion de la mériter.

DOM MANUEL.

Ma chère Bertille, je faisois tout-à-l'heure des réflexions bien tristes sur le célibat : c'est un état affreux pour un être sensible.

BERTILLE *avec infiniment de chaleur et de volubilité.*

Ah ! bon dieu ! mon cher Seigneur, à qui le dites-vous ? et qui jamais l'éprouva plus cruellement que moi ? Mariée de bonne heure au plus joli homme de l'Estramadoure, chaque instant accomplissoit pour moi l'espoir d'un aimable avenir, quand Dom Moncars témoigna l'envie de nous prendre à son service. A peine y avons-

nous passé quelques mois, qu'un ordre irrévocable l'appelle au-delà des mers. Intrépide comme lui, mon cher Pédro l'accompagne, et je me trouve à vingt-quatre ans, amante délaissée, femme sans mari, veuve avec un époux, et privée à-la-fois des avantages de fille, des caresses de l'hymen et des consolations du veuvage. Enfin Pédro n'est plus, le ciel a décidé de ses jours, l'honneur me permet de disposer des miens...... Le temps presse, l'âge arrive, la beauté fuit, les agrémens se perdent, les maris s'éloignent. Mon choix est fait, j'en trouve un je l'enchaîne, et promets bien que celui-ci du moins ne m'échappera pas vivant.

DOM MANUEL *froidement.*

Eh bien! c'est justement de mon hymen que j'ai dessein de te parler.

BERTILLE.

De votre hymen? vous allez vous marier, vous?

DOM MANUEL.

Oui, moi. D'où vient cet étonnement? Comme tu disois fort bien tout à l'heure : l'âge avance...

BERTILLE, *à part.*

Voyez la modestie. Il y a si long-tems qu'il s'en retourne.

DOM MANUEL.

Enfin mon choix est fait aussi à moi, mon parti pris, et dès demain j'épouse.

BERTILLE.

C'est prompt. Et l'objet de vos ardeurs, peut-on savoir?

DOM MANUEL *gaîment.*

Devine, friponne..... Mais toi-même, quel est l'heureux vainqueur?.... Allons, allons, confidence mutuelle....

BERTILLE, *avec légèreté.*

Confidence? soit. Commencez, je finirai, c'est dans l'ordre.

DUO.

DOM MANUEL.

Charmant avec simplesse,
L'objet qui m'intéresse
Respire en ce logis.

BERTILLE *étonnée, et à part.*

En ce logis!....
Est-ce de moi qu'il est épris?
(Haut) Aimable et sans finesse,
Celui qui m'intéresse
Respire en ce logis.

DOM MANUEL *de même.*

En ce logis?....
De moi son cœur est-il épris?...
(Haut) Naïve comme la Nature.

BERTILLE *à part.*

C'est moi.

DOM MANUEL.

Ses yeux sont doux.

BERTILLE *de même.*

C'est encor moi.

DOM MANUEL.

Son ame est pure.

BERTILLE *de même.*

C'est toujours moi.

DOM MANUEL.

L'innocence fait sa parure.

BERTILLE

BERTILLE, *toujours à part.*

L'innocence !... Ah ! ce n'est plus moi.

(Haut) Naïf autant que la Nature.

DOM MANUEL *à part.*

C'est moi.

BERTILLE.

Son front joyeux....

DOM MANUEL *de même.*

C'est encor moi.

BERTILLE.

Fait sa parure.

DOM MANUEL *de même.*

Oui, c'est bien moi.

BERTILLE.

Du gai printems c'est la peinture.

DOM MANUEL *toujours à part.*

Le printems ! Ah ! ce n'est plus moi.

ENSEMBLE.

BERTILLE.

Naïve autant que la Nature;
Ses yeux sont doux, son ame est pure...
Allons, allons, la chose est sure,
Et je le voi,
Le sot vieillard en tient pour moi.

DOM MANUEL.

Naïf autant que la Nature,
Son front joyeux fait sa parure...
Allons, allons, la chose est sure,
Et je le voi,
La pauvre folle en tient pour moi.

DOM MANUEL, *avec ménagement.*

Je le dis avec peine,
D'une espérance vaine
Ton cœur s'est trop flaté.

BERTILLE, *sur le même ton.*

Votre erreur est extrême,
Ah ! pardonnez vous-même
A ma sincérité....
L'objet de votre ivresse,
Charmant avec simplesse,
Ailleurs est arrêté.

DOM MANUEL. *étonné.*

Eh quoi ! je ne suis pas l'amant qui t'a su plaire ?

BERTILLE.

Vous? Non Seigneur, en vérité....
Hélas! c'est moi qui vous suis chère.

DOM MANUEL *vivement.*

Pas davantage en vérité.

ENSEMBLE, *riant aux éclats.*

DOM MANUEL.	BERTILLE.
Naïve autant que la Nature,	Naïf autant que la Nature,
Ses yeux sont doux, son ame est pure,	Sont front joyeux fait sa parure...
L'innocence fait sa parure!!!	Du gai printems c'est la peinture!!
Non, non, personne, je le voi,	Non, non, personne, je le voi,
N'a de meilleur flatteur que soi.	N'a de meilleur flatteur que soi.

DOM MANUEL.

Vas, vas, laissons là les portraits, et décline-moi tout bonnement le nom du prétendu.

BERTILLE *avec passion.*

L'aimable Gallicien.

DOM MANUEL.

Quoi! cet imbécille d'ivrogne!

BERTILLE *très-choquée.*

Il est vrai qu'il se grise quelquefois; mais il aime, mais il plaît, et cela répare tout; d'ailleurs, chacun a son humeur, et pour la mienne, mieux vaut cent fois un jeune et joyeux buveur qu'un..... Mais, vous, Seigneur Manuel, nommez donc votre maîtresse : c'est?....

DOM MANUEL *se frottant les mains.*

C'est..... c'est..... la jolie Signora Sophie.

BERTILLE.

Votre pupille! bénédiction! vous me l'auriez donné en mille que jamais je ne l'eusse deviné... Ah! de grâce.....

DOM MANUEL.

Point d'observation, Bertille; votre sort est

dans vos mains ; vous pouvez épouser le Gallicien, et jouir avec lui d'une fortune au-delà de vos espérances..... Enfin, point de milieu : le succès pour moi, ou l'indigence pour vous. J'attends ce matin deux Religieux d'Odivella, préparez ce qu'il faut pour les recevoir, et sans délai vous vous occuperez du trousseau du jeune Moncars ; il nous quitte dès demain.

BERTILLE *effrayée.*

Juste ciel ! le pauvre enfant !.... où va-t-il donc ?

DOM MANUEL.

Au monastère qu'il a choisi..... Je l'apperçois, retirons-nous, et craignons de le troubler dans ses pieuses méditations. (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

LE JEUNE MONCARS, dans un profond accablement, un livre à la main, la tête penchée sur son estomach.

O de l'amour foible victime !
Que de maux oppressent mon cœur !
Celle que j'adore est ma sœur,
Et mes sentimens sont un crime.
Qu'il a bien raison, mon Tuteur !
L'amitié n'a pas cette ivresse ?....
Elle est paisible en son ardeur....
Et moi.... J'expire de tendresse !

Dieu de bonté, verse en mon ame
Ta grace avec le repentir :
Au cloître où je vais m'engloutir
Garde-moi de traîner ma flame.

Commande à mes honteux transports,
Etouffe une coupable ivresse.....
Et par l'excès de mes remords
Dompte l'excès de ma tendresse.

On vient ! c'est Sophie..... je frisonne..... hélas ! je devrois l'éviter..... et je ne puis m'y résoudre.

SCENE V.

Le jeune MONCARS, DONA SOPHIE.

DONA SOPHIE.

TE voilà donc enfin ! depuis deux grands jours que tu me fuis ! embrasse-moi, va, j'ai bien du chagrin..... Embrasse-moi donc.

MONCARS *la repoussant doucement.*

Ah ! par pitié, laisse-moi..... *(à part.)* qu'elle est belle !

SOPHIE *naïvement.*

Vous me repoussez ? cela est dónc vrai, ce que l'on m'apprend ?

MONCARS *à part.*

Qu'entends-je ! Dom Manuel m'auroit-il trahi ?

SOPHIE.

Allez, allez, Monsieur, ne dissimulez plus, je sais tout : demain vous partez, et l'on me marie.

MONCARS *avec chaleur.*

Je pars et l'on te marie !

SOPHIE.

Fort bien, feignez encore de l'étonnement, ajoutez la fourberie à l'ingratitude. Vous ignorez,

n'est-ce pas, que Dom Manuel s'est mis en tête de m'épouser ? Vous ignorez aussi qu'on attend ce matin deux Religieux d'Odivella, et qu'ils viennent tout exprès pour vous emmener de Lisbonne ?

MONCARS *à part.*

Quoi ! déjà !.... *(haut.)* Ecoute, ma Sophie, frémis et pardonne..... Il y avoit plusieurs jours qu'en proie au plus violent désespoir, nous déplorions ensemble la mort de notre pauvre père, lorsqu'avant-hier Bertille voulut nous emmener promener à toute force vers la rive du Tage. Nous rentrions par la grille de la terrasse ; Dom Manuel étoit à sa fenêtre ; il m'appelle, j'entre chez lui... Son maintien étoit soucieux, sa voix tremblante, ses yeux mal assurés, il sembloit qu'ils craignoient de rencontrer les miens. Dom Moncars, commença-t-il, la sécurité de l'homme n'est pas toujours la preuve incontestable de son innocence : tel est souvent porteur d'un front pur et paisible, qui n'en doit la sérénité qu'aux heureuses ténèbres qui lui dérobent la véritable situation de son ame. — Où tend ce discours, lui dis-je ? vous m'effrayez. — Il le faut, reprit-il, le gouffre est sous vos pas. Vous aimez votre sœur ? — Sans doute. — Vous pensez n'avoir pour elle que l'amitié d'un frère : jeune insensé, intérogez-vous : c'est le délire d'un amant qui vous possède, c'est une passion violente, un amour effréné dont les suites abominables ne me laissent déjà plus apercevoir pour vous que l'opprobre

et le désespoir. — Un moment anéanti par ces paroles foudroyantes, je reprends mes sens, je descends en mon cœur, je m'examine et je vois!.. Dieu! n'en exige pas davantage, Sophie...... Le cloître, la haire, un cilice éternel! voilà ce qui convient désormais à ton frère malheureux.

DUO.

SOPHIE *les larmes aux yeux.*

O de quel jour épouvantable
Viens-tu de frapper mes regards!
O mon frère, mon cher Moncars,
Autant que toi je suis coupable.

MONCARS.

Qu'entends-je? quel jour effroyable
Vient encor blesser mes regards!
Non, non, l'infortuné Moncars
De nous deux est le seul coupable.

SOPHIE.

Vas, nos cœurs ne se doivent rien:
Mon malheur est égal au tien;
Mais le Ciel m'inspire et m'éclaire.
A l'exemple d'un frère,
Condamnée à gémir,
Je saurai me punir
D'un crime involontaire.

MONCARS.

Ton cœur ne se connoît pas bien:
Ne joins pas au tourment du mien
Le sentiment de ta misère:
Brille au monde, ma chère;
Faite pour l'embellir,
Ne va pas le punir
Du malheur de ton frère.

ENSEMBLE.

SOPHIE.

A l'exemple d'un frère,
Condamnée à gémir,
Je saurai me punir
D'un crime involontaire.

MONCARS.

Brille au monde, ma chère,
Faite pour l'embellir,
Ne va pas le punir
Du malheur de ton frère.

SOPHIE.

Du monde et de ses faux attraits,
La perte n'a rien qui m'étonne :
C'est Moncars en lui que j'aimois :
Et je le quitte sans regrets,
Quand Moncars aussi l'abandonne.

ENSEMBLE, *avec le plus grand feu.*

SOPHIE.

Entends nos vœux, guide mes pas,
Grand Dieu! je me jette en tes bras,
Ouvre-moi ton saint monastère....
Rends le calme à mon frère
Suppliant devant toi;
Et réserve pour moi
Les traits de ta colère.

MONCARS.

Entends nos vœux, guide mes pas,
Grand Dieu! je me jette en tes bras,
Ouvre-moi ton saint monastère...
D'une flamme sincère
Embrâse-nous pour toi...
Mais réserve pour moi
Les traits de ta colère.

(On frappe à la porte.)

MONCARS.

J'entends frapper.....

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, *GALLICIEN.*

GALLICIEN *accourant au bruit.*

ON y va.... Seigneur Moncars, votre Tuteur vous prie de monter chez lui.

MONCARS.

Cela suffit.

GALLICIEN.

Et vous aussi jeune et belle Signora.

SOPHIE *le contrefaisant.*

Belle Signora..... Qu'a-t-il donc ce matin ?

MONCARS *en s'en allant avec elle.*

Il est gris.

GALLICIEN *seul.*

Tout juste ; c'est la raison pourquoi..... (*On frappe plus fort à la porte.*) Encore ? donnez-vous donc patience ; voilà deux heures que je vous dis qu'on y va. (*Il ouvre la porte.*)

SCENE VII.

Le père S. EUSEBE, *le père S.* FLAVIEN, GALLICIEN.

S. EUSEBE.

C'EST-ICI, je pense, la maison de Dom Moncars ? Dom Manuel y est-il ?

GALLICIEN.

Oui mon frère.

S. EUSEBE.

Allez le prévenir, je vous prie, que les deux Religieux qui lui sont annoncés par Dom Jérôme viennent d'arriver, et qu'ils désirent le saluer promptement.

GALLICIEN.

Mes Révérends Pères, soyez les biens venus ; voici des sièges, reposez-vous en cette salle : je cours avertir Dom Manuel..... et le dîner, car il y en a un là haut qui vous attend.

S. EUSEBE.

Hâtez-vous donc. (*Gallicien sort.*)

SCENE

SCENE VIII.

Les Précédens, *Gallicien excepté.*

S. FLAVIEN.

Ouf !.. *(Avec débit et beaucoup de gaîté.)* En vérité, Seigneur Dom Moncars, il me tarde bien de voir la fin de nos éternelles aventures. Déplorables jouets des vagues et des vents, voilà quatre mois mortels qu'échappés au dernier combat, nous errons l'un et l'autre de dangers en périls, de rochers en écueils, d'abymes en naufrages. Hier les destins appaisés nous ramènent dans le port de Lisbonne, nous entrons en ville, pas un ami ne nous reconnoît, chacun nous pleure, tout le monde nous croit morts. L'erreur vous amuse; pour la mettre à profit, vous invoquez de mon génie fécond les moyens de vous introduire chez vous sous une forme mystérieuse. Laissant alors généreusement de côté mes plus chers intérêts; allant, venant, rodant, interrogeant pour les vôtres, j'ai bientôt démêlé que Dom Manuel est un fripon, et son domestique un ivrogne. En conséquence, j'enivre l'un pour m'emparer des secrets de l'autre; la chose me réussit. Ce matin, affublé de l'un de vos habits, j'accoste sur la route les envoyés du Père Jérôme; une hôtellerie se présente, nous y entrons, et là, bouteille en main, je leur propose, coups sur coups, une série d'argumens auxquels ils me

ripostent rubis sur l'ongle. Le cas devient grave, la dispute s'échauffe, des exhalaisons bachiques se mêlent à leurs divines inspirations, et le sommeil arrive tout à point pour réparer chez les Révérends Pères les outrages du dieu des vendanges. Enfin, grâce au néant profond où j'ai su les plonger, caché ici sous la dépouille et le nom du Père Eusèbe, vous allez employer à démasquer un traître et sauver votre fils, le tems qu'il devoit consacrer à le perdre... Mais moi, pauvre époux, après douze ans d'absence, comment sous ce froc ridicule me faire connoître à ma chaste moitié.

S. EUSEBE.

Te faire connoître ? hé ! je te le défends bien... Il ne faut pas que ta femme sache qui tu es avant que je me sois découvert moi-même : la moindre indiscrétion gâteroit tout. Ce n'est pas assez de m'emparer des sinistres projets de mon ennemi, je veux encore, sous ce déguisement, m'assurer du cœur de mon fils et de ma pupille, étudier leur caractère, pénétrer sur-tout leurs mutuels sentimens..... Si j'ai le bonheur qu'ils soient tels que je les désire et les soupçonne !... On vient, c'est le perfide Dom Manuel..... Mes enfans l'accompagnent.... qu'ils sont beaux !... mais comme ils ont l'air triste !... ami pervers !.. je frémis à-la-fois de plaisir et d'indignation.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, *DOM MANUEL, le jeune MONCARS, DONA SOPHIE,*

D. MANUEL *embrassant S. Flavien.*

Salut, salut, mes Révérends,
Embrassons-nous sans complimens.

S. FLAVIEN.

Très-volontiers.

S. EUSEBE.

Seigneur, si je sais m'y connoître,
Du logis vous êtes le maître ?

D. MANUEL.

Vous l'avez dit, oui, Révérend,
Embrassons-nous sans compliment.

(Il l'embrasse.)

S. FLAVIEN.

N'avez-vous pas de Dom Jérôme
Reçu certain paquet ?

D. MANUEL.

Oui, oui, je suis au fait.
Mais qui de vous se nomme
Eusèbe, s'il vous plaît ?
C'est un point qui m'importe.

S. EUSEBE.

Eusèbe est le nom que je porte.

D. MANUEL *à part.*

Nous nous verrons tantôt dans le plus grand secret.
(*Haut, lui présentant le jeune Moncars.*)
Voici l'aimable Néophyte
Que la Providence a touché.
Aux piéges du monde arraché,
Vers les cieux protégez sa fuite.
Animez, enflammez l'ardeur
Dont son ame est remplie,
Il vous devra le bonheur
Et la vie.

MONCARS *timidement.*

Mon père, hélas ! mon père...

S. EUSEBE.

Eh bien ! mon fils !

MONCARS.

Bénissez-moi.

S. EUSEBE.

Je vous bénis.

SOPHIE *de même.*

Mon père...

S. EUSEBE.

Ma fille...

SOPHIE.

Mon père
Bénissez-moi.

S. EUSEBE.

Je vous bénis.

ENSEMBLE.

MONCARS.	SOPHIE.
C'est en votre appui que j'espère,	C'est en votre appui que j'espère,
Je voudrois, écoutant l'ardeur	Je voudrois, partageant l'ardeur
Dont mon ame est remplie	Dont son ame est remplie,
Offrir à Dieu mon bonheur	Offrir à Dieu mon bonheur
Et ma vie.	Et ma vie.

D. MANUEL, *étonné.*

Qu'entends-je ! y pensez-vous, Sophie?
D'où vous vient ce zèle indiscret?

LES JEUNES GENS.

Laissez { la / moi } je vous prie.

D. MANUEL *à part à S. Eusèbe.*

Détournez-la de ce projet,
Père Eusèbe, je vous en prie.

S. EUSEBE *à part à Dom Manuel.*

Oui, oui, je sais votre projet.
(Haut à Sophie.)
Ecoutez-moi, belle Sophie :
(à part.)
Je vous verrai tous deux dans le plus grand secret.

ENSEMBLE.

S. FLAVIEN *à part.*	D. MANUEL *à S. Eusèbe.*	S. EUSEBE *à Manuel.*	LES JEUNES GENS *entr'eux.*
Il ne sait pas encor, le perfide qu'il est, En quelles mains il se remet!	Nous nous verrons tantôt dans le plus grand secret. Vous saurez quel est mon projet.	Nous nous verrons tantôt dans le plus grand secret. Je connois bien votre projet.	Il nous verra tous deux dans le plus grand secret. Le bon vieillard! ah! qu'il me plaît.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *BERTILLE*, *GALLICIEN*.

BERTILLE *gaîment.*

A l'instant, sans cérémonie,

S. FLAVIEN *à part.*

Toujours friponne et réjouie.

BERTILLE *continuant.*

Là haut voulez-vous bien, Seigneur,
Guider la compagnie ?

DOM MANUEL.

De tout mon cœur.
Tout est-il prêt !

BERTILLE.

Eh oui! Seigneur,
Dès long-tems la table est servie.

S. FLAVIEN *oubliant le froc dont il est vêtu.*

Dès long-tems la table est servie ?
à part. Elle me plaît à la folie.

GALLICIEN.

Mais voyez donc le Révérend,
Quel air galant
Près d'elle il prend !

S. FLAVIEN *poursuivant, à Bertille.*

Mais servie,
Bien servie?

BERTILLE.

Oui, bien servie.
Que votre Révérence à mes soins se confie.
Ils ont tout préparé,

S. Flavien et Gallicien répètent chaque vers qui suit.

Mets nombreux, vins fameux, de France, d'Italie,
D'Espagne, de Hongrie.
Le Modène cité,
Le Bourgogne vanté,
Le Champagne exalté,
L'Algarve, le Murcie,
Et l'aimable Tokai des buveurs célébré....

S. FLAVIEN *à part; mais assez haut pour être entendu de Gallicien.*

De plaisirs je suis enivré !
D'honneur ! je l'aime à la folie !

GALLICIEN, *se glissant entre Bertille et St. Flavien, et prenant le bras de la première.*

Quoi ! vous l'aimez à la folie ?

S. Flavien demeure pétrifié.

BERTILLE et GALLICIEN *à Dom Manuel.*

Veuillez donc sans cérémonie,
Seigneur, à l'instant, s'il vous plaît,
Guider la compagnie ?

DOM MANUEL.

Volontiers, puisque tout est prêt,
Révérends, montez, s'il vous plaît:
Montez, point de cérémonie.

D. MANUEL *à S. Eusèbe.*

Nous nous verrons tantôt dans le plus grand secret.

S. FLAVIEN *à part.*

Il ne sait pas encor le perfide qu'il est !
En quelles mains il se remet.

S. EUSEBE *aux Enfans.*

Nous nous verrons tantôt dans le plus grand secret.

D. MANUEL *haut.*

Allons donc puisque tout est prêt,
Révérends, montez, s'il vous plaît,
Montez point de cérémonie.

LES JEUNES GENS *entr'eux.*

Le bon vieillard ! ah ! qu'il me plaît !
Combien de plaisirs il m'a fait !

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE *respectivement.*

Allez, allons,
Montez, montons,
Point de cérémonie. *(Ils sortent tous.)*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GALLICIEN, BERTILLE.

BERTILLE *très-gaîment.*

AH ça, mon cher Gallicien, tandis que Dom Manuel et les Révérends sont encore à table, parlons un peu de notre hymen.

GALLICIEN.

Diable! Bertille! vous êtes pressante! d'abord est-il assuré que votre mari ?..

BERTILLE.

Eh! oui, oui, n'ayez donc aucun doute.....

GALLICIEN.

Dame! une fois la chose conclue, s'il alloit reparoître et vous redemander!.. Ce n'est pas là l'embarras, je vous rendrois, parce que..... c'est juste.....

BERTILLE.

Comment vous ne voulez pas entendre!.... Il est mort, vous dis-je, il est mort, bien mort... il est aussi impossible qu'il ne le soit pas!.... Pauvre Pédro! il avoit trop d'honneur! il aimoit trop son maître, il ne lui aura pas survécu d'une

minute, j'en suis bien certaine. Allez, allez, mon garçon, c'est fait de lui, tranquillisez-vous; Dom Manuel nous promet fortune et protection; nous serons unis, nous vivrons heureux; vous m'aimerez bien ? et moi, à force de soins, de prévenances, de caresses, j'espère vous faire oublier cette vilaine habitude de boire qui vous domine, et qui est véritablement le seul défaut que je vous connoisse.

GALLICIEN.

Prenez donc garde, Bertille, prenez donc garde à ce que vous dites; j'aimerois mieux rester garçon toute ma vie, que d'y renoncer un instant à cette chère habitude.... et puis vous ne savez pas une chose; feu mon père avoit une femme qui étoit ma mère; il l'aimoit par-dessus le monde, et le seul cabaret par-dessus tout au monde, et le seul cabaret par-dessus elle. En peu de temps elle vint à bout de le brouiller avec lui. Qu'est-ce qu'il en arriva ? mon père cessa de boire; mais il devint chagrin, soupçonneux, brutal.... il ne s'enivroit plus, mais il frappoit..... c'étoit un sabbat perpétuel, un charivari sans fin.

BERTILLE.

Allons, où ce beau discours va-t-il aboutir ?

GALLICIEN.

Un moment, un moment. Affligé de tout ça, comme bien vous pensez, un jour que je sablois paisiblement quelques chopines de vin de consolation, ne voila-t-il pas que mon père fond tout-à-coup sur moi, la fureur dans les yeux, et la menace.....

menace. . . . . . à la main ? . . . . Je frissonnois comme un lièvre. . . . . . Point du tout. . . . . . rien qu'à l'aspect du cabaret, sa colère se dulcifie ; sa tendresse se réveille. . . . . . au lieu de me. . . . . . *(Il fait le geste de quelqu'un qui frappe.)* Car en vérité, je m'attendois à cela, moi. . . . . Le cher homme ! il m'embrasse, et s'enfonce avec moi dans la vigne du seigneur ; mais si avant, si avant, que sa femme elle-même, lui sembloit toute autre.

BERTILLE, *à part.*

Ah ! j'ai bien peur que nous ne soyons incorrigibles.

GALLICIEN.

Par Saint-Jacques de Compostelle ! me disoit-il, Gallicien, c'est une personne de mérite, que ta mère ; elle a raison, je suis un malheureux ; mais c'est égal : buvons à sa santé, à sa fidélité, à son affabilité. . . . . tellement qu'avant de rentrer au logis, ma mère étoit déja redevenue l'épouse la mieux aimée et la plus accomplie. . . . . Or, je tiens de mon père, moi, et vous sentez la conséquence. Pour vos intérêts, il ne faut pas que je discontinue de boire, de crainte, ma chère petite Bertille, que nous ne cessions en même-tems l'un et l'autre, de nous paroître aimables.

BERTILLE.

Vous me faites rire, avec vos raisonnemens. Quoique vous en disiez, je prétends que vous laissiez de côté, à cet égard, l'exemple de votre père : hâtez-vous seulement de mettre à profit

la bienveillance de D. Manuel, et laissez-moi agir ; mon expérience vous est garant de notre bonheur. . . . . . . N'y a-t-il pas des gens qui cherchent aussi à m'intimider, moi, sur les suites d'un nouvel engagement ? comme si je ne savois pas à quoi m'en tenir. . . . . mais je les écoute....

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, *DOM MANUEL, S. EUSEBE.*

D. MANUEL *à Bertille et à Gallicien.*

SORTEZ, vous autres, et ne reparoissez plus qu'on ne vous appelle..... *(Ils sortent.)*

Non, mon Révérend père, cette jolie enfant, élevée ici avec le jeune Moncars, et dont il se croit frère, n'est pourtant point sa sœur. Elle est fille naturelle d'une certaine Inès de Cordoue.....

S. EUSEBE *feignant de l'étonnement.*

Ah ! ah !

D. MANUEL.

Forcée de donner la main au vieux Marquis de Villorédo qu'elle détestoit, elle périt bientôt de désespoir ainsi que son jeune amant. Dom Moncars, qui lui avoit procuré la connoissance de ce dernier, et qui s'attribuoit en raison de cela le principe de leurs malheurs, se fit un devoir de se charger du fruit de leur tendresse, de manière que son épouse étant morte à-peu-près dans le même temps, il sema le bruit que c'étoit en lui donnant le jour.

S. EUSEBE.

Effectivement je me rappelle avoir ouï parler autrefois de cette histoire, et même on ajoutoit qu'à ses derniers momens l'infortunée Inès avoit déposé entre les mains de Dom Moncars une somme considérable pour servir à l'établissement de sa fille.

D. MANUEL *vivement.*

Pures faussetés ! Père Eusèbe, Dom Moncars n'eut jamais rien à elle.

S. EUSEBE.

On m'aura donc trompé.

D. MANUEL.

Enfant de sa commisération, elle est absolument sans bien : or, vous sentez qu'elle a tout perdu avec son protecteur.... (*Du ton de l'embarras.*) Je possède quelqu'aisance, j'ai de la verdeur encore, de la santé...... et franchement.....

S. EUSEBE.

Vous souhaitez que je la dissuade d'entrer au couvent ?

D. MANUEL.

Je vois que vous m'avez parfaitement compris.

S. EUSEBE.

Laissez - moi faire, je prétends que ce soit notre jeune homme qui l'en détourne.

D. MANUEL.

Seroit-il bien possible ? (*Les enfans paroissent dans le jardin avec Pédro.*)

S. EUSEBE.

Les voici qui rentrent du jardin : éloignons

simplement le Révérend, et je vous réponds de tout.

D. MANUEL.

Mon ami! que je vous aurai d'obligation!.... Ah! Dom Jérôme me l'a bien marqué!....

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *S. FLAVIEN, LES ENFANS.*

D. MANUEL.

MES enfans, voici le père Eusèbe qui désire vous entretenir en particulier; je me retire, et vais.... si Dom Flavien y consent, le conduire à la bibliothèque.....

S. FLAVIEN *s'écriant.*

La bibliothèque? (*à mi-voix en abordant son maître.*) Ce n'est pas trop là mon fort, à moi.

S. EUSEBE *à part à Pédro.*

Contiens-le..... sur-tout ne me laisse point surprendre.....

S. FLAVIEN *de même.*

Soyez tranquille...... (*Haut, voyant Dom Manuel qui s'inquiète de cette confidence*). Vous me renvoyez n'est-ce pas?....

D. MANUEL *prenant la main de Pédro.*

Je vous demande bien pardon, Révérend; mais c'est que.....

S. FLAVIEN *l'interrompant.*

Sans doute; croyez-vous donc que je m'en formalise? Il y a beau-tems, ma foi! que nous

sommes faits l'un et l'autre à ces petites réciprocités familières.

D. MANEL *aux jeunes gens.*

Confiance, attention, docilité..... Venez, venez Dom Flavien, vous allez voir des choses... qui vous plairont, j'en suis sûr.

SCENE IV.

S. EUSEBE, DONA SOPHIE, LE JEUNE MONCARS.

S. EUSEBE.

AH ! je respire enfin ! que la contrainte est une chose affreuse ! Venez çà, charmante Sophie, venez çà, que je vous considère..... Fixez vos beaux yeux sur les miens... là...(*à part.*) C'est Inès, c'est sa mère.... Mon ami, votre Tuteur exige que je vous affermisse dans le projet de quitter le monde ; et par une bizarrerie fort explicable pourtant, il veut que je prêche à votre sœur une morale toute opposée.

SOPHIE *avec inquiétude.*

Et vous vous y êtes engagé peut-être ?....

S. EUSEBE.

Sans doute, bien résolu à votre égard, ma chère, à lui tenir parole.

SOPHIE *regardant le jeune Moncars.*

Tant pis, mon Révérend ; car vous n'obtiendrez de vos efforts que la conviction de leur inutilité.

S. EUSEBE *doucement et souriant.*

Oh ! j'ai meilleure idée que cela de mes con-

seils et de votre raison ; et lorsqu'une fois je vous aurai garanti contre l'hymen de Dom Manuel, la protection des lois.....

SOPHIE.

Je vous aurai beaucoup d'obligation, mon père : mais vous n'en serez pas plus avancé.

AIR.

Vous ne voulez pas m'affliger ?
Quittez ce dessein, je vous prie :
Vous ne connoissez point Sophie !
C'est l'outrager
Que d'espérer de la changer.

Elle jette sur Moncars un œil d'intelligence et passionné.

A Dieu j'ai consacré ma vie :
Ce n'est point un vœu passager
Fruit d'un moment de fantaisie :
Mon cœur a prononcé le serment qui me lie.....
La mort seule, oui la mort pourra m'en dégager.
Vous ne voulez pas, etc.

S. EUSEBE.

Avec une jeune personne moins bien née que vous l'êtes, je regarderois la vivacité de votre réponse comme une marque certaine de la plus folle opiniâtreté ; et j'abandonnerois aux remords, l'avantage de vous convaincre...... Mais avec vous, Signora, je n'y vois qu'un léger écart d'imagination, l'erreur d'un instant que la réflexion désavoue..... et j'ose ajouter, qu'un prompt repentir expie...... Prêtez à mes paroles une oreille attentive...... elles conviendront assez mal peut-être à mon austère

dehors : mais ne voyez que mes conseils, le sentiment qui les dicte, et l'ami vrai qui les prononce.

COUPLET.

Qand la Beauté reçoit le jour
L'Eternel soudain lui confie
Le don de transmettre à son tour
L'amour, le bonheur et la vie.
C'est un tendre bouton de fleur,
Trésor de la race future,
Que la bonté du Créateur
Commet aux soins de la Nature.

Combien d'attraits vont l'embellir
Au printemps heureux de son âge !!
Des fruits que l'été doit mûrir
Tant d'éclat n'est que le présage.....
Bientôt l'hymen sur les bons cœurs
Va lui fonder un droit plus juste :
La tige a le pas sur les fleurs.....
Et le nom de mère est auguste.

Sophie baisse les yeux, et paroît plongée dans une rêverie douloureuse.

Eh bien, ma chère Sophie. . . . .

Le jeune MONCARS, *avec jalousie.*

O ciel! elle pleure, et je lis dans ses larmes... Ah! par pitié, mon Révérend, quittez ce ton persuasif qui la séduit et qui me tue. . . . Si nos projets sont une erreur, vous ne savez pas, en la détruisant, le mal que vous nous faites.... Prenez la peine d'examiner sérieusement notre position. . . . . Misérables roseaux, battus des événemens, incessamment courbés sous les orages du sort, quel seroit notre espoir, en de-

meurant dans le monde ? . . . . séparés, presqu'en naissant, du meilleur et du plus regrètté des pères, privés de son appui, privés de ses caresses ; en butte au caprice et aux emportemens d'un étranger ! . . . . Ah ! croyez-moi, mon père, sans le désespoir qui la caractérise, une pareille existence diffère bien peu de la mort même.

S. EUSEBE, *à part.*

Quelle leçon !.... (*haut et avec gaîté*) Mon ami, j'en suis fâché pour D. Manuel et vos pieux desirs ; mais je ne crois point à votre vocation. . . . . . Non ; vous laissez voir à travers votre découragement, les signes évidens d'une ame généreuse. . . . et c'est contre vous particulièrement que je prétends insister.

Le jeune MONCARS.

Vous voulez ! . . . . .

S. EUSEBE.

Ecoutez-moi, Moncars. Supposez un instant que la mort de ce père, si regretté, s'est faussement répandue ; imaginez que la faveur du ciel l'a ramené au milieu de ses enfans : persuadez-vous qu'il est présent à cet entretien, qu'il vous regarde. . . . . . qu'il vous parle . . . . qu'il vous saisit de mes bras tremblans. . . . . . et que ce sein, sur lequel je vous presse, exhale les transports de son ame paternelle.... « Mon fils, vous dit-il, je t'ai livré
» sans tache un nom que nos ancêtres m'avoient
» transmis sans reproche, un nom toujours cher

» à

» à l'honneur, toujours précieux à la patrie, et
» que les vertus opprimées n'invoquèrent jamais
» en vain. A l'époque la plus flatteuse de ma
» vie, au moment que j'allois recueillir en ton
» amour les fruits multipliés de mes plus ten-
» dres affections, la voix de mon pays se fit
» entendre : je m'arrachai à tes embrassemens,
» aux doux travaux de ton éducation : je par-
» tis, je volai à des périls certains : douze an-
» nées de constance et de gloire ont signalé
» mon sacrifice..... Et toi, pusillanime ad-
» mirateur de mes exemples courageux, c'est
» dans un cloître que tu veux engloutir la honte
» de n'oser les suivre ?.... et comme si ce n'é-
» toit pas assez de ton propre mépris, toi, le
» frère de Sophie, l'ami de son enfance, le pro-
» tecteur de sa foiblesse, tu souffles tes vertiges
» sur son cœur ingénu ; et tu ne rougis point
» de la rendre à la fois complice et victime de
» ton avilissement..... Enfin.....

Le jeune MONCARS, *l'interrompant.*

Mon père, au nom du ciel ! épargnez-moi le reste du tableau ; ce que j'en ai vu me fait horreur !

SOPHIE.

Oui, cessez......

S. EUSEBE, *avec la plus grande chaleur.*

Abjurez donc tous deux vos funestes desseins..... Eh quoi ! parés l'un et l'autre des charmes vivifians de la jeunesse et de la beauté, vous allez vous dévouer au néant des sépulchres ?

Ouvrez les yeux, mes chers enfans, assurez-vous qu'il n'est de vertus agréables à Dieu, que celles d'où résulte évidemment l'avantage de la société ; et que la mesure d'utilité que nous apportons à nos semblables, est aussi la seule règle de ses bénédictions.

Le jeune MONCARS.

Hélas ! vous ne savez pas. . . . .

S. EUSEBE.

Chut. . . . . (*Pédro tousse de toute sa force pour avertir D. Moncars, qui recommande le silence aux jeunes gens*).

SCENE V

LES PRÉCÉDENS, *S. FLAVIEN, DOM MANUEL, d'abord, BERTILLE et GALLICIEN ensuite.*

D. MANUEL *à Pédro qui continue à tousser, et s'assied dans un fauteuil.*

Bon Dieu ! quelle toux ! . . . . Gallicien, Bertille, accourez donc.

GALLICIEN *entrant.*

Qu'est-ce ?

BERTILLE, *de même.*

Qu'y a-t-il ?

S. FLAVIEN *à Bertille.*

Ce n'est plus rien, ma chère sœur, ce n'est plus rien ; voilà le danger passé.

D. MANUEL *à D. Moncars.*

Eh bien, Père Eusèbe, êtes-vous satisfait ?

S. EUSEBE.

On ne peut davantage : à la vérité, vous

nous avez interrompus promptement ; mais nous sommes gens de revue. . . N'est-ce pas, mes bons amis ?

SOPHIE, *ingénuement.*

Oh ! oui, mon Révérend ; et le plutôt sera le mieux.

Le jeune MONCARS, *montrant son cœur.*

Adieu, mon Père, vos bons avis sont là.

S. EUSEBE, *lui tendant la main.*

Tant mieux, mon fils : puissent-ils y fructifier. (*Les enfans sortent en lui baisant les mains.*)

D. MANUEL, *enchanté.*

Vous êtes un bien digne homme.

S. EUSEBE, *attendri et retenant ses pleurs.*

Sortons, j'ai besoin de prendre l'air.

SCENE VI.

S. FLAVIEN, BERTILLE, GALLICIEN.

GALLICIEN.

AH ! parbleu, Bertille, je suis bien aise que nous nous trouvions seuls avec le Père en dieu ; je vais le consulter en votre présence, sur l'article que vous savez.

BERTILLE.

Que dites-vous ? hein ! quoi, qu'est-ce ?.... Riche conception ! voilà des choses bien édifiantes à mettre sous les yeux du Révérend ! Quest-ce que cela signifie ? où voulez-vous en venir ? est-ce un prétexte que vous cherchez ?

auriez-vous déjà l'intention de vous dédire ? concevez-vous tout le ridicule du rôle que vous me faites jouer ? Les intérêts de ma conscience, de mon repos, de ma gloire, de ma réputation, ne peuvent vous rassurer. . . . Vous avez besoin, pour vous déterminer, du sentiment d'autrui ? ah ! fi ! quelle estime faites-vous donc de moi, si je n'ai pas même, sous les rapports de notre propre union, le mérite de vous persuader.

S. FLAVIEN, *frappé d'étonnement, à part.*

De notre propre union ! . . . . il est fort, celui-là...... (*haut:*) quoi !..... vous êtes donc époux ?

BERTILLE, *minaudant.*

Pas tout-à-fait encore ; mais à très-peu de choses près.

S. FLAVIEN, *respirant à peine.*

A très-peu de choses près.

GALLICIEN, *prenant une prise de tabac.*

Oh ! mon dieu ! c'est tout comme.

S. FLAVIEN, *à part.*

Me voila joli garçon.

GALLICIEN, *allant chercher un grand fauteuil.*

Tenez, Bertille, vous avez beau dire, j'ai des scrupules, moi ; le Révérend Père est du métier ; c'est à lui de m'illuminer. . . . . Mettez-vous-là, Saint homme ; prêtez l'oreille, et prononcez, il y va de notre félicité commune.

S. FLAVIEN, *s'asseyant, et à part.*

Le bel emploi ! (*Il fixe Bertille avec jalousie.*)

BERTILLE, *à part, le fixant et s'asseyant aussi.*

Je n'aime pas ce Religieux-là, moi, voyez donc comme sa figure est changée depuis un instant. . . . . . Que je suis contrariée! Pourvu qu'il n'aille pas le distraire de m'épouser!....

S. FLAVIEN, *s'essuyant le visage.*

Ouf! . . . . je suis en eau.

TRIO.

GALLICEN.

Un même patron vous soutient,
On travaille, on habite ensemble,
On s'étudie, on se convient,
On se désire, on se rassemble.

S. FLAVIEN.

C'est fort bien fait.

S. FLAVIEN.	BERTILLE *sèchement.*
Mais jusqu'ici cela va bien.	Que vous en semble? Voyez donc le bel entretien!

GALLICIEN.

Un tendre sentiment nous tient,
Les yeux commencent leur langage,
Le besoin d'être heureux survient,
On aime, on plaît..... mais on est sage.....
Et l'on parle de mariage.

S. FLAVIEN *respirant*	BERTILLE.
Poursuivez, bon, cela va bien.	Mais à quoi bon cet entretien?

GALLICIEN.

Bien qu'à nos vœux on réponde,
On condamne notre ardeur.
Un mari de par le monde
D'humeur assez vagabonde,
Ivrogne, jaloux, grondeur,
Et sur la terre et sur l'onde,
Depuis douze ans fait sa ronde,
On veut lui garder son cœur;

Mais voila que par malheur
Une vague furibonde,
Au sein de la mer profonde
A plongé ce doux vainqueur.

BERTILLE, *se levant brusquement.*	S. FLAVIEN.	GALLICIEN *bas à Pédro.*
O trop sensibles douleurs! De la fortune cruelle Quel outrage l'on rappelle A ma tendresse fidelle! Je sens abonder mes pleurs.	Combien j'aime ses douleurs! Et que sa peine cruelle, Ses pleurs, sa plainte fidelle, De sa tendresse éternelle Sont des garants bien flatteurs.	Méfiez-vous de ses pleurs Malgré sa plainte éternelle, Croyez au fond que la belle Chérit sa flamme nouvelle Plus que ses vieilles ardeurs.

GALLICIEN *faisant signe à Pédro de se rasseoir.*

Remettons-nous, asseyez-vous, mon Père,
Et jusqu'au bout suivez l'affaire:
Je touche l'article important,
Le nœud gordien, le dénoûment....

BERTILLE, *outrée à Gallicien.*	S. FLAVIEN, *à part.*	GALLICIEN *à Pédro.*
Je ne puis tenir ma colère, Ennemi fâcheux du mystère, Que n'allez-vous tout bonnement Sur la place exposer l'affaire, Et consulter chaque passant?	Le nœud gordien, le dénoûment? Ahi! ahi! ahi! ouf! je suis tremblant. Modérez cet emportement... Ahi! ahi! ahi! ouf! je suis tremblant.	Voyez-vous son emportement? Je touche l'article important, Le nœud gordien, le dénoûment.

GALLICIEN *continue.*

La gazette, il est vrai, nous a bien fait connoître
Que le brave Moncars périt dans les combats:
Mais en nous éclairant sur les destins du maître,
Du valet et de son trépas.
La gazette ne parle pas.

S. FLAVIEN *la poitrine dégagée.*

Bon! j'entends, vous craignez qu'en pressant trop la chose,
L'un et l'autre ne s'expose

A de terribles embarras.....
Je vous veux, en ami, dire ce que je pense.

B E R T I L L E *avec aigreur.*

Oh! pour moi je vous en dispense.

S. F L A V I E N, *montrant Gallicien.*

Eh bien donc je m'addresse à lui.
(*Avec un air comiquement terrible.*)
Artifice du diable!
Dans quel abyme effroyable
Alliez-vous être englouti!
Du vivant de son mari
Epouser femme d'autrui!
C'est un péché détestable;
C'est un crime épouvantable,
Inconnu jusqu'aujourd'hui.
N'épousez point.

G A L L I C I E N *tremblant.*

Non, je vous jure.

B E R T I L L E *avec violence.*

Quoi plus d'hymen?...

S. F L A V I E N *avec une maligne vivacité.*

Non, non.

G A L L I C I E N.

Non, je vous jure.

B E R T I L L E.
J'étouffe de dépit...
Le sot reste interdit;
La frayeur le saisit;
La cruelle aventure!

GALLICIEN *se signant.*
Dans quel gouffre inoui
Je tombois aujourd'hui,
Je l'épousois sans lui.
C'étoit le diable, oui,
Qui menoit l'aventure.

S. FLAVIEN *riant.*
Ah! la bonne figure!
Elle meurt de dépit;
Le sot reste interdit;
La frayeur le saisit...
Oh! la bonne aventure!

B E R T I L L E.

Mon bon, mon cher Gallicien,
Ecoutez-moi, je vous conjure.

S. F L A V I E N.

Non, non plus d'hymen.

G A L L I C I E N.

Non, plus d'hymen; non, je vous jure.

BERTILLE *avec la dernière véhémence.*

Mais puisque mon époux est mort...

GALLICIEN, *d'un ton plus haut encore.*

Mais, mais, s'il existoit encor !
Voyez l'abyme effroyable
Où je serois englouti !

ENSEMBLE.

FLAVIEN *et* GALLICIEN.
Du vivant de son mari
Epouser femme d'autrui,
C'est un péché détestable,
C'est un crime épouvantable
Inconnu jusqu'aujourd'hui.

BERTILLE *hors d'elle-même.*
Me voila donc sans mari !
J'avois bien prévu ceci :
(à Pédro.)
Porte ailleurs Moine damnable
Ton conseil abominable,
Fuis, éloigne-toi d'ici.

Pédro s'évade en riant de la colère de Bertille.

SCENE VII.

DOM MANUEL, BERTILLE, GALLICIEN.

D. MANUEL.

Qu'avez-vous donc, Bertille ? vous vous émancipez furieusement vis-à-vis de ce religieux.

BERTILLE *courroucée.*

Méfiez-vous en, c'est un mauvais sujet, je vous en avertis.

D. MANUEL.

Allons, allons, plus de respect pour un homme de ce caractère..... Mauvais sujet, parce qu'il t'aura parlé raison peut-être ? qu'il aura contrarié tes bachiques amours ?

BERTILLE *s'en allant.*

Quoiqu'il en soit, surveillez-le toujours, croyez-moi.

D. MANUEL.

D. MANUEL.

Oui, oui, vas cela suffit...... *(On frappe à la porte. Dom Manuel continue à Gallicien.)* Eh bien, tu dors, toi ? es-tu sourd ? va donc ouvrir.

SCENE VIII.

DOM MANUEL, GALLICIEN, UN MESSAGER.

GALLICIEN *au Messager.*

Que voulez-vous ?

LE MESSAGER.

Dom Manuel.

D. MANUEL.

C'est moi.

LE MESSAGER.

En êtes-vous bien certain ?

D. MANUEL.

Voilà une plaisante question !

LE MESSAGER.

J'ai d'excellentes raisons pour vous la faire. Donnez un peu votre main droite.

D. MANUEL.

Me direz-vous ce que tout cela signifie ?

LE MESSAGER.

Montrez toujours..... C'est juste. Appliquez sur cette cire l'empreinte de votre agate. (1)

---

(1) *Il lui présente un morceau de cire malléable, appellée communément cire à Graveurs.*

D. MANUEL *s'emportant.*

M'instruirez-vous à la fin ?

LE MESSAGER.

Un instant. Votre cachet d'abord..... Fort bien..... (*Il lui remet un paquet de lettres.*) Tenez, attention et courage ; adieu.

SCENE IX.

DOM MANUEL, GALLICIEN.

D. MANUEL.

Je ne reviens pas de ma surprise..... Oh ! oh ! c'est la main du Père Jérôme.

GALLICIEN *s'endormant de bout.*

Le père Jérôme ! ah ! le brave homme !... et le père S. Flavien donc !...

D. MANUEL *exprime le geste le plus violent, la frayeur le fait répéter à Gallicien.*

Lisez seul..... et brûlez..... Que diable !.... (*A Gallicien.*) Va-t-en. (*Gallicien sort dans une comique stupéfaction.*)

SCENE X.

DOM MANUEL *seul, lisant avec la plus grande agitation.*

VENGEANCE, DISSIMULATION.

« Qu'avez-vous fait ? homme imprudent !
» A quel Valet perfide ou imbécile vous êtes-
» vous donc confié ? Il s'est laissé dérober la te-

» neur de nos dépêches, et nos deux Révérends,
» méchamment enivrés et presque nuds, vien-
» nent d'être ramenés au Monastère. Quels gens
» ont osé s'introduire chez vous sous leur dé-
» pouille? Franchement, je l'ignore : mais à la
» hardiesse de l'action, et au rapport de cer-
» tains affidés, il y a tout lieu de craindre que
» l'un d'eux ne soit un personnage qualifié et
» puissant, contre lequel échoueroient sans
» doute les formes ordinaires du saint office.
» J'ai donc pensé à faire usage de moyens plus
» cachés encore, plus directs et plus prompts.

» A la chute du jour, un de mes secrets
» Agens, travesti en Alcade, et convenable-
» ment escorté, va fondre sur l'ennemi com-
» mun...... La solitude du Pavillon est un
» théâtre favorable; votre tâche est de l'y con-
» duire..... qu'un fanal à propos élevé y soit
» l'indice de sa présence; une fanfare éclatante
» sera le signal de sa perte. Adieu. »

O désastre! ô inquiétude! ô rage!... Qui Sont-ils, que veulent-ils? J'ai tout dit, tout épanché, tout..... Je m'y perds... Mais ce coquin, ce Gallicien.

SCENE XI.

GALLICIEN, DOM MANUEL.

GALLICIEN *croyant qu'on appelle.*

J'Accours,

D. MANUEL.

C'est toi ?

GALLICIEN.

C'est moi... je porte ici mes pas !
Vous m'appelez.

D. MANUEL *le prenant à la gorge.*

Réponds-moi, traître.

GALLICIEN *criant.*

Ahi ! vous m'étranglez.

D. MANUEL.

Paix, paix, plus bas.

GALLICIEN *se jetant à genoux.*

Je suis valet, vous êtes maître,
Je répondrai, Seigneur ; mais ne m'étranglez pas.

D. MANUEL.

Je veux apprendre sur l'heure
Quels sont les deux scélérats
Introduits dans ma demeure.

GALLICIEN.

Quoi ! les Religieux !

D. MANUEL *avec furie.*

Tu sais qu'ils n'en sont pas.
Mais qui sont-ils ? apprends-le moi sur l'heure.

GALLICIEN *jetant la voix.*

Si je les connois que je meure !
Ahi ! ahi !....

D. MANUEL.

Paix ! paix ! coquin, plus bas.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, *LE JEUNE MONCARS, BERTILLE, DONA SOPHIE, St. EUSEBE, St. FLAVIEN; tous accourant au bruit.*

GALLICIEN *toujours à genoux.*

Seigneur Moncars, je vous en prie,
Bertille, et vous, Dona Sophie,
Au secours, sauvez-moi la vie.

TOUS LES ACTEURS *à Dom Manuel.*

O ciel! d'où naît donc ce fracas!
Appaisez-vous, je vous supplie.

D. MANUEL *à part, se voyant pris.*

O mortel embarras!
J'ai trop écouté ma furie.
Comment nous tirer de ce pas!...

GALLICIEN *à Bertille.*

Je vais vous raconter l'affaire.

D. MANUEL *bas, lui serrant le bras avec colère.*

Je t'assomme, bourreau, si je t'entends parler.

GALLICIEN *à soi-même.*

M'assommer si j'ose parler,
M'étrangler pour vouloir me taire.
Hélas! comment faut-il donc faire?
(à Bertille et aux Enfans.)
Vous saurez donc que sa colère
A les Révérends pour suspects,
Et qu'il prétend que sur eux je l'éclaire.
Moi, je les crois hommes de bien.

D. MANUEL *à D. Moncars et D. Pédro, les menant à l'écart.*

En deux mots voici le mystère...
Sur un point je veux qu'il m'éclaire:
Mais en termes peu circonspects
L'impertinent répond à ma colère.

S. EUSEBE et **S. FLAVIEN**, *répondant à ce que leur a dit Dom Manuel.*
Vous avez tort, Gallicien,
Vous avez tort, ce n'est pas bien.

BERTILLE.
Vous avez tort, Gallicien,
Vous avez tort, je le vois bien.

LES JEUNES GENS *entr'eux.*
Il a raison, Gallicien,
Son maître a tort, on le voit bien.

D. MANUEL, *chassant Gallicien.*
Sors à l'instant de ma présence ;
Sors ou redoute ma vengeance :
Coupons court à cet entretien.

GALLICIEN *s'en allant.*
Je dis toujours ce que je pense :
Mais j'ai grand tort, je le vois bien.

TOUS LES ACTEURS *à Gallicien.*
Sortez, sortez de sa présence.
Retirez-vous, Gallicien.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Gallicien.*

D. MANUEL, *glissant furtivement la lettre aux mains de Bertille.*

Mes chers enfans la nuit s'avance,
Le jour est près de son déclin ;
Reprenez votre confidence
Dans le pavillon du jardin...
Père Eusèbe, avec eux, veuillez bien vous y rendre,
Sans trouble et sans témoin vous pourrez les entendre.

S. EUSEBE.
J'approuve fort votre dessein ;
Mes bons amis, il faut nous rendre
Dans le pavillon du jardin.

LE JEUNE MONCARS, DONA SOPHIE.
Allons, mon père, il faut nous rendre
Dans le pavillon du jardin.

D. MANUEL *à part aux jeunes gens.*
Contenez bien votre surprise.
Un billet important m'avise
Que deux brigands dans la maison
Se sont glissés par trahison
Sous des habits de gens d'église...
Le Père Eusèbe est un fripon.

S. FLAVIEN *à part à Dom Moncars.*
A ma compagne avec franchise,
Laissez-moi décliner mon nom.
Certaine lettre que j'avise
Qu'on lit avec émotion,
Me fait trembler avec raison
Sur le succès de l'entreprise.....

D. MANUEL.

Oui, je le crois, dissimulons,
C'est une simple conjecture.
Dissimulons, dissimulons.
Enfans allons
Au Pavillon : partez...

Le jeune MONCARS DONA SOPHIE.

Père Eusèbe, ô grand dieu ! quelle horrible imposture ;
C'est un digne homme, j'en réponds...
C'est un digne homme, j'en réponds...
Mon père, allons
Au Pavillon : partons...

S. EUSEBE *à S. Flavien.*

J'en crois assez ta conjecture :
Mais jusqu'au bout dissimulons.
Enfans, allons
Au Pavillon : partons.

TOUS LES ACTEURS ensemblent, et grouppés deux par deux.

S. EUSEBE et S. FLAVIEN.

J'entrevois quelqu'enclouure,
Le tems, Pédro, la débrouillera.
Ma voix bientôt confondra
Le perfide et l'imposture ;
Tout cela s'éclaircira.

Le jeune MONCARS et DONA SOPHIE.

J'entrevois quelqu'enclouure :
Mais on la débrouillera ;
Bientôt le ciel confondra
Le perfide et l'imposture,
Tout cela s'éclaircira.

D. MANUEL et BERTILLE.

Je dévore mon injure ;
Mais ce tourment finira ;
La vérité confondra
Le perfide et l'imposture,
Et la nuit nous vengera.

Tous les Acteurs sortent par la porte du fond, excepté Pédro et Bertille qui rentrent dans l'intérieur de la maison.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un pavillon élégant, au milieu du jardin. A travers on apperçoit dans le fond, le sommet de la terrasse, et quelques mâts de navire qui laissent soupçonner que la mer en baigne les murs. Le jour baisse sensiblement.

SCENE PREMIERE.

D. MANUEL, LE JEUNE MONCARS, DONA SOPHIE, D. MONCARS toujours sous les habits d'Eusèbe.

D. MANUEL.

ENTREZ, mon Révérend. Comment trouvez-vous ce pavillon ?

D. MONCARS.

On ne sauroit imaginer un lieu plus agréable..

D. MANUEL, *méchamment.*

Ni plus propice.

D. MONCARS.

Cela est vrai.

D. MANUEL.

Veuillez donc sans façon vous y établir avec nos Jeunes Gens ; quant à moi, je vais m'asseoir un moment sur la jetée, afin d'y réjouir mes yeux du beau spectacle de la marine. Voici l'heure à laquelle le retour des pêcheurs la rend plus intéressante.... ils nous régalent quelquefois de leurs fanfares ; et c'est

pour

pour moi le signal d'un véritable plaisir. . . . Adieu, mes petits amis ; prenez, prenez confiance, je vous laisse.

SCENE II.

MONCARS père, DONA SOPHIE, LE JEUNE MONCARS.

Le jeune MONCARS.

Mon père, je ne vois point votre compagnon ; qu'est-il donc devenu ?

MONCARS père, *suivant des yeux les pas de D. Manuel qui s'éloigne.*

Je l'ignore. . . . . mais en quelque lieu qu'il soit, je vous réponds qu'il ne s'occupe que du bonheur et de la sécurité de l'innocence. . . . . (*Quand D. Manuel a disparu, il reprend son air ouvert, et revient à ses enfans*). Actuellement que notre fâcheux est loin, avouez que tantôt, mes bons enfans, il est venu nous interrompre bien mal à propos. Vous êtes prêts l'un et l'autre à me confier vos peines ; et moi, j'ouvrois déja mon sein pour les recevoir. Ne laissons pas échapper une si belle occasion.... Que se passe-t-il donc en vous ? vos fronts sont abattus, inquiets ? . . . Est-ce que de nouveaux conseils auroient déja détruit la bonne opinion que vous aviez des miens ? . . . .

DONA SOPHIE.

Pourriez-vous le penser, mon père ? la chose est impossible.

Le jeune MONCARS.

Non, mon Révérend, non..... c'est nous, plutôt.... une circonstance que vous ignorez... et de laquelle nous devons peut-être rougir.....

MONCARS père, *à part, souriant.*

Nous y voilà.... (*haut*) Rougir!... Comment?.... expliquez-vous.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *DOM MANUEL en dehors du pavilllon.*

D. MANUEL.

APPROCHONS. (*Il se cache derrière une statue.*)

QUATUOR.

MONCARS *père.*

Versez dans mon ame indulgente
(*La nuit.*)
Tous vos chagrins et vos douleurs;
Et puisse ma voix consolante
Les guérir et sécher vos pleurs!

D. MANUEL *à part, toujours en dehors.*

Ce que j'entends.... me glace d'épouvante.

D. MONCARS.

Quoi? pas un mot!.... vous détournez les yeux?
Vous gémissez?... Parlez mon fils...

Le jeune MONCARS.

Ah! Dieux.
Sondez d'une main paternelle
Le fond de ce cœur..... amoureux.....
Et que ma bouche vous révèle
Un secret pénible..... et honteux.....

D. MONCARS *à part.*

Ah! c'est trop prolonger leur angoise mortelle!
(*Haut.*)
Banissez l'alarme cruelle

Où vous plonge un manège affreux !...
Et que ma bouche vous révèle
Un secret bien cher à tous deux.

ENSEMBLE.

D. MONCARS *et les jeunes gens.*	D. MANUEL.
Un secret bien cher à tous deux.	Quel est donc ce mortel affreux !

MONCARS *père, jouissant de l'impatience des jeunes gens.*

ENSEMBLE.

Quel jour heureux brille et m'éclaire !
Mon sein est pénétré de ses rayons puissans.
Je crois entre mes bras serrer mes deux enfans,
Je m'enyvre à longs traits des voluptés d'un père.

LES JEUNES GENS.

Quel jour nouveau brille et m'éclaire !
Mon cœur s'ouvre à l'espoir, aux doux pressentimens...
Oh ! Parlez, contentez nos vœux impatiens,
Eclaircissez pour nous ce fortuné mistère.

D. MANUEL *dans la plus grande perplexité.*

Que la vengeance meurtrière
Se plaît à prolonger nos soucis accablans !
Qu'elle tarde à mon gré ! qu'elle vient à pas lents
Anéantir l'effet d'une horrible lumière !

D. MONCARS.

L'attachement..... l'amour..... cette passion violente qui vous subjugue, que vous tremblez d'avouer, et qu'une fraude aussi ingénieuse qu'atroce a mise en jeu pour la ruine de l'un et le désespoir de l'autre.....

D. MANUEL *tirant son poignard et s'avançant pour en frapper Dom Moncars.*

Je n'y tiens plus, frappons.....

D. MONCARS.

Vos feux mutuels enfin, aimables et purs comme les cœurs qu'ils consument, n'ont rien que le ciel n'autorise ; elle n'est point ta....

(Dom Moncars et ses enfans se retourne d'abord vers Gallicien, Dom Manuel profite de leur mouvement pour reculer quelques pas, et dérober la vue de son poignard qu'il cache promptement sous son manteau.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *GALLICIEN.*

GALLICIEN.

SEIGNEUR Manuel, voyez un peu ce que vous voulez faire de ce fanal que Bertille vous envoie.

D. MANUEL *à part.*

Parbleu ! voilà un infernal coquin ! *(haut.)* Demeurez, Père Eusèbe, ne vous dérangez point..... je vais vous faire allumer quelques bougies..... *(Il fait signe à Gallicien qui les allume effectivement.)*

Le jeune MONCARS *à soi-même.*

Il écoutoit..... *(On entend les fanfares du signal.)* Quel est ce bruit ? *(Il va et vient d'un air agité.)*

D. MANUEL *laissant malgré lui éclater sa joie.*

Ce sont les pêcheurs qui rentrent dans le port... *(à Gallicien.)* Allons, toi, dépêche.....

GALLICIEN *éteignant la lumière.*

Voila qui est fini.

(Le jour.)

D. MANUEL *lui arrachant le fanal des mains.*

Que fais-tu ?... *(à part.)* Il semble que le

lourdaud ait pris à tâche de me désoler. *(il le rallume.)* Tiens, imbécile, suis moi. *(La fanfare recommence.)*

SCENE V.

MONCARS, père, DONA SOPHIE, LE JEUNE MONCARS.

SOPHIE.

PRENEZ pitié du trouble où vous venez de me plonger ; oh ! mon digne Révérend, achevez promptement de nous instruire..... Elle n'est point ta sœur, alliez-vous dire ? quoi ! je ne suis point la fille de D. Moncars ?

D. MONCARS, *les yeux fixés sur le jeune Moncars.*

J'espère que vous la deviendrez bientôt en épousant son fils..... Mais jusqu'à ce jour, vous n'êtes encore, il est vrai, que l'enfant de son adoption..... (*La fanfare recommence, l'agitation du jeune homme est à son comble, D. Moncars continue*).

Jeune homme, il se passe en vous quelque chose qui n'est pas naturel : vous êtes ému.... vous pâlissez.....

Le jeune MONCARS, *avec le plus grand désordre.*

Vénérable inconnu, le tendre intérêt que vous daignez prendre à ce qui nous touche, celui que vous inspirez.... et plus que tout cela, ce ton de vérité qui accompagne vos discours.... Si peu d'accord avec votre robe, tout me.... fait.... croire qu'elle vous est

étrangère, ainsi que le nom que vous portez..... je tremble que vous n'exposiez vos jours. . . . . Un avis secret informe D. Manuel, que deux hommes se sont introduits chez lui, sous des habits religieux. . . . . Qui que vous soyez, il est capable de vous perdre. . . . . et je suis bien trompé si, ... le bruit que nous venons d'entendre n'est pas déja le signal de vos dangers.....

(On entend une forte rumeur.)

MONCARS *père.*

Vous pensez ? . . . .

SCENE VI.

DOM MANUEL, en dehors; un faux ALCADE avec sa suite, Les Précédens.

D. MANUEL.

Au bout de la grande allée, Gallicien, conduisez. (*Une partie de la horde du faux Alcade se sépare de l'autre, et suit Gallicien.*)

SOPHIE, *effrayée.*

Grand dieu !

Le jeune MONCARS.

Fuyez, dérobez-vous. . . . . .

MONCARS *père.*

Soyez sans crainte. Mon seul aspect saura déjouer le complot, et foudroyer le machinateur. *(Il quitte sa fausse barbe et son habit de religieux.)*

D. MANUEL *entrant, au faux Alcade.*

Venez, Seigneur Alcade, saisissez ce brigand qui s'offre à. . . . . Moncars !

LE JEUNE HOMME *répétant vivement.*

Moncars !

SOPHIE.

Moncars !

D. MANUEL.

Que vois-je ?

D. MONCARS *s'approchant de lui.*

Ton juge.... *(aux faux Alguasils.)* Un moment, je vous prie..... *(avec douceur.)* Permettez, Seigneur D. Manuel. *(il le conduit au bord des rampes.)* J'oublie tout, je pardonne tout.... faites que chacun s'éloigne. Pour dieu ! point de scandale !

D. MANUEL *à part.*

Il craint l'éclat.... de l'audace, il est perdu. *(haut.)* Non, je n'écoute rien, Seigneur Alcade faites votre devoir.

D. MONCARS.

Ah monstre !.... n'approchez pas. Qui que vous soyez, n'approchez pas, voyez en moi son maître, oui, son maître : Dom Moncars.

SOPHIE *et le jeune* MONCARS *s'élançant vers lui.*

C'est lui, c'est bien lui, c'est mon père.....

D. MANUEL *les retenant.*

Que faites-vous ?.... Eh ! ne voyez-vous pas que c'est une ruse dont il se sert pour échapper au danger qui le presse ! s'il étoit vrai, pourrois-je le méconnoître !....

Le jeune MONCARS *vivement.*

Vous l'avez nommé.

D. MANUEL *surpris et déconcerté.*

Moi ?

SOPHIE.

Oui.

Le jeune MONCARS.

Oui, vous-même.

(*MORCEAU D'ENSEMBLE.*)

D. MANUEL *frappant du pied.*

Taisez-vous, jeune téméraire...

(*Il essaie de l'arracher d'auprès de D. Moncars.*)

Cessez vos outrageans discours.
Sortez, dérobez-vous à ma juste colère.

Le jeune MONCARS *se précipitant sur son père.*

J'embrasse les périls qui menacent mon père,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

D. MANUEL *au chœur.*

N'écoutez pas ces vains discours,
Approchez, saisissez le traître.

LE CHOEUR.	*Les deux* MONCARS, *le faux* ALCADE. *repoussant le chœur.*	SOPHIE *tremblante.*
N'écoutons pas ces vains discours, Approchons, saisissons le traître.	Craignez mon courroux, et mon bras, N'approchez pas, n'approchez pas.	Au nom du ciel! n'approchez pas.

D. MANUEL *continuant.*

Quel effroi de vous se rend maître ?
Bravez un inutile effort,
Approchez, saisissez le traître.

LE CHOEUR.	*Les deux* MONCARS *et le faux* ALCADE.	SOPHIE.
Approchons, saisissons, le traître. Bravons un inutile effort.	Tremblez de mon juste transport!	Mon Dieu! prends pitié de son sort.

LE

CHOEUR.

Rends-toi.

Le faux ALCADE *au chœur.*

Tremblez.

D. MONCARS.

. . . Non, non.

LE CHOEUR.

Rends-toi.

Le faux ALCADE *au chœur.*

Tremblez.

D. MONCARS.

. . . . . . Non.

LE CHOEUR.

Saisissons le traître,
Bravons un inutile effort.

Le faux ALCADE *tirant deux pistolets de dessous sa robe, et les tournant contre le chœur.*

(Avec un accent terrible.)

Le premier qui s'avance est mort.

(Tous les Acteurs restent stupéfaits ; mais différemment émus.)

L'Orchestre diminue sensiblement, et il se fait un silence, on entend un coup de pistolet : le faux Alcade y répond par un autre.

Le faux ALCADE *avec le plus grand feu.*

Victoire !... Enfin mon stratagême
A détruit ses affreux projets ;
Et je le tiens dans les filets
Qu'il nous tendoit lui-même.

(Avec le chœur.)

Reconnoissez Pédro, Seigneur...

D. MANUEL, D. MONCARS *et ses enfans.*

Pédro?..

PEDRO.

Moi-même.

D. MONCARS *et ses Enfans.*

Par le plus heureux stratagême
Il a détruit ses noirs projets ;
Et j'en rends grace à tes bienfaits,
O justice suprême !

LE CHOEUR *dans le plus grand désordre.*

Vous l'entendez ? un stratagême.
A la faveur des flots discrets
Hâtons-nous d'échapper à nos dangers extrêmes.
Fuyons et bornons nos projets
A nous sauver nous-mêmes.

(Au moment qu'on entend le coup de pistolet, Dom Antonio paroît avec les véritables Alguasils qui investissent et emmenent Dom Manuel et ses Agens, à l'exception de quelques-uns qui s'évadent par dessus les murs de la terrasse. Tout cela doit s'exécuter sur la fin du morceau de musique.)

PEDRO.

Ils n'iront pas loin ; au moment où je vous parle toute la maison est investie : mais combien j'ai tremblé !.. A peine avois-je reçu de Bertille, et transmis à l'Alcade Antonio, l'avis affreux de cette infernale machination, que je me précipite au bord du fleuve ; je m'élance dans le premier canot, et voguant à toutes rames, j'arrive au pied de la terrasse au moment que les misérables alloient entonner leur atroce fanfare.... Mon ami, dis-je à l'un d'eux, donne-moi cet attirail, j'accours à votre tête, Dom Manuel m'envoie pour vous conduire, suivez mes pas, n'obéissez qu'à moi. Ils m'en ont cru.... Heureux d'avoir pu les contenir, tandis que d'un autre côté, Dom Antonio travailloit à s'en assurer.

SCENE VII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, *BERTILLE, etc.*

BERTILLE *se jettant au cou de Dom Moncars.*

Mon Maître, mon chère Maître...

D. MONCARS.

Ma pauvre Bertille!...

BERTILLE.

Ah! quel bonheur que mon Pédro se soit fait connoître! Vous prenant l'un et l'autre pour des brigands, j'allois aider à consommer votre ruine.

D. MONCARS.

Malheureuse! tu perdois ton époux.

PEDRO.

C'étoit tout gain; elle avoit fait son deuil.

D. MONCARS.

Gallicien tu serviras mon fils.

GALLICIEN.

Bien obligé, Seigneur Moncars....

DOM MONCARS.

Eh bien! ma Sophie, veux-tu toujours te séquestrer du monde? « La mort seule pourra me dégager!... » Viens ici; là, sur mon cœur; et toi, Moncars aussi. *(Il les presse sur son sein.)* Voilà le cloître qui convient à tous deux... Je vous unis, aimez-vous, consolez-moi, chérissons-nous sans cesse.... Allons, Pédro, Bertille, mes bons amis, mes chers enfants, oublions tous les dis-

graces de cette périlleuse journée; et ne songeons plus qu'à savourer les délices d'une réunion si précieuse et si complette.

CHOEUR.

Aux transports d'une aimable ivresse
Sans réserve livrons nos cœurs.
Si la vie a quelques douleurs,
Elle offre aussi bien des douceurs...
Et c'est au sein de la tendresse
Que le Ciel en cacha les fleurs.

Fin du Troisième et dernier Acte.

DE L'IMPRIMERIE DE TIGER.